

Michel Théron

Petite philosophie de l'actualité



Chroniques 2013-2014

Tome 3

Sommaire

Avant-propos

Acceptation

Amoralité

Amour

Animal

Animation

Antiphrase

Approximation

Autoportrait

Autorité

Baccalauréat

Beauté

Besoin

Bien-pensance

Cadenas

Câlin

Cheminée

Clown

Cocasserie

Colère

Communautarisme

Confusion

Crèche

Croissance

Débaptisage

Déconstruction

Dégoût

Diversion

Doctrine

Drone

Écriture

Égalité

Église

Enrichissement

Éternité

Excellence

Fable

Fiction

Frustration

Galanterie

Gangster

Gaspillage

Hostie

Ignorance

Inhumation

Ironie

Irresponsabilité

Isolement

Jugement

Lecture

Lien

Limite

Livre

Logiciel

Loterie

Maternage

Mini-Miss

Naturel

Nihilisme

Obéissance

Orgasme

Pauvreté

Pied

Polythéisme

Précaution

Prêtre

Prévision

Profit

Prostitution

Prostitution (suite)

Pudibonderie

Punition

Rapidité

Récupération

Régression

Relique

Réponse

Romantisme

Sainteté

Sélection

Singe

Songe

Souci

Suivisme

Superficialité

Tendresse

Tigre

Totalitarisme

Trading

Vacances

Valeur

Vocable

Zèle

Avant-propos

Les textes qu'on va lire, comme ceux du tome 1 auquel ce livre fait suite, sont tous parus, sous leur forme initiale, dans le journal *Golias Hebdo*, entre janvier 2013 et décembre 2014. Leur contenu est fort divers : politique, sociétal, religieux ou spirituel, parfois poétique et sensible, mais se prêtant toujours à une réflexion philosophique. Ils ont chacun pour titre un mot. Par commodité ils ont été rangés par ordre alphabétique, mais évidemment on peut les lire dans l'ordre qu'on veut.

Souvent c'est l'actualité qui les a inspirés. On pourra s'amuser à le vérifier, en voyant la date de parution qui figure à la fin de chaque texte. Mais les problèmes soulevés ici sont intemporels.

Si ces petits textes peuvent nourrir la réflexion personnelle du lecteur, ils peuvent aussi servir de points de départ utiles pour alimenter des débats thématiques menés en commun (cours scolaires, cafés-philo, réunions de réflexion, etc.).

Chaque texte est assorti à la fin d'un petit encart en grisé indiquant de quel thème il relève plus particulièrement, mais sans être exclusif des autres. Il se trouve en bas à droite de la page de droite, ce qui permet de feuilleter rapidement le livre et d'en améliorer l'exploration en suivant les thèmes indiqués.

Les renvois à d'autres entrées de l'ouvrage sont signalés en **gras** et entre crochets : []. Lorsque le renvoi est fait au tome 1 de l'ouvrage, cela est indiqué (par l'abréviation : **t.**).

Acceptation

Nous sommes en Occident si habitués à la lutte contre ce qui nous arrive que nous avons du mal à considérer comme salutaire son acceptation en pleine conscience, sans jugement aucun.

En quoi nous avons tort. Bien sûr je fais exception des injustices sociales, qu'il faut combattre sur leur propre terrain. Mais pour le reste, nous ferions bien mieux d'accepter ce que nous apporte le présent, en le voyant clairement, et en y adhérant sans réserve.

Une étude médicale dernièrement parue montre que l'état de « *pleine conscience* » (*mindfulness*), utilisé dans le cadre de la méditation, a un impact salutaire sur la santé. Il réduit l'impact du stress et de l'anxiété, qui exposent à une production excessive d'hormones et peuvent créer dépression, prise de poids, problèmes digestifs, baisse de la concentration et de la capacité de mémorisation. Mais les sujets qui acceptent leurs émotions négatives ou les situations imprévues sans rumination peuvent limiter cette réponse physiologique (Source : Slate, 13/06/2014). **[v. t. 2 : Attention]**

L'article fait référence, comme origine de cette posture, au bouddhisme. Mais point n'est besoin d'y recourir, car l'attitude d'acceptation est une constante de toute spiritualité, et existe donc aussi chez nous. Voyez le *Fiat* ! (« Que cela soit ! ») qu'on trouve dans la deuxième demande du Notre Père, ainsi que dans la réponse de Marie à l'Ange lors de la scène de l'Annonciation (Luc 1/38). Les Beatles ont même paraphrasé ce dernier exemple dans leur célèbre chanson *Let it be* ! Adhérer à ce qui se produit ici et

maintenant (*hic et nunc*) est le meilleur moyen de se délivrer des tensions qui de toute façon ne le feront pas disparaître, mais ne feront qu'amplifier notre souffrance.

Quand on fait de la voile, s'il y a un coup de vent, le réflexe est de se crisper et de tirer sur les écouteurs : c'est le meilleur moyen d'aller à l'eau. Si au contraire on lâche tout, le bateau flotte comme un bouchon, et on ne risque rien.

Sachons donc être totalement lucides sur ce que nous vivons, ne pas être dans le déni ou le refus qui aveuglent, ne pas fermer nos poings pour la lutte, mais au contraire ouvrir nos mains pour l'accueil.

Cela bien sûr, par exemple en monde chrétien, récuse toute eschatologie, toute posture d'attente, et même toute idée d'espérance. Par quoi on voit que la spiritualité est bien différente de ce qu'on entend d'habitude par « religion »...

[v. t. 2 : Eschatologie, Espérance]

26 juin 2014

→ Toutes ces considérations sont reprises et développées dans mon ouvrage *Sur les chemins de la sagesse - Des clés pour mieux vivre* (éd. BoD, 2017).

> Religion / Spiritualité

Amoralité

Il faut bien la distinguer de l'immoralité, qui suppose que soient connues normes et valeurs pour être transgressées. L'amoralité, elle, en est une parfaite ignorance.

Je suppose que s'est trouvé dans ce cas ce couple chinois qui a vendu sur Internet sa fillette pour s'acheter un iPhone, de coûteuses chaussures de sport ainsi que d'autres articles (Source : A.F.P., 18/10/2013).

De ce point de vue, les oeuvres d'art, dont au premier chef le cinéma, préfigurent très souvent ce qui se passe et se vérifie après leur parution. Elles sont à la fois miroir de la vie contemporaine, et prémonitoires de ce qui peut arriver.

Ainsi la vente d'un enfant faisait le sujet du film des frères Dardenne, *L'Enfant* (2005) : le jeune père n'y avait pas l'air très affecté, et de comprendre même la réalité de ce qu'il faisait en vendant son enfant. À sa compagne il allait jusqu'à dire qu'elle pourrait en avoir un autre !

À propos de cette inconscience, je pense aussi à *L'Appât*, de Bertrand Tavernier (1995), où la jeune fille à la fin, après l'affreux assassinat dont elle a été complice, demande aux policiers si elle pourra être rentrée chez elle pour Noël !

Ou enfin à *Benny's Video*, de Michaël Haneke (1993), où le jeune homme, rendu parfaitement insensible par l'omniprésence des écrans devant lesquels il passe son temps, en vient, à force de confondre le virtuel et le réel, à commettre un meurtre, et à la fin à dénoncer à la police ses parents qui pour lui venir en aide ont voulu dissimuler son forfait.

Le vertige nous prend, et une sorte de sidération, à voir ces sortes d'oeuvres, et surtout à constater ensuite que la

réalité peut parfaitement les vérifier. On peut faire effectivement argent de tout, y compris d'une vie humaine.

[v. t. 1 : Argent, et t. 2 : Enchère]

Je ne sais si c'est l'ambiance générale qui y pousse, ou l'absence absolue dans certains cas d'éducation, de transmission de valeurs pourtant élémentaires. En tout cas il y a dans de tels cas une totale régression à l'état de nature, qui, elle, est parfaitement amoral, ignorant toutes normes et valeurs.

Raison de plus pour bien écouter les artistes qui tels des médiums captent l'air du temps et la direction catastrophique où peut s'engager une société. Ce ne sont pas des amuseurs, et il faut les prendre au sérieux.

28 novembre 2013

> Société > Art / Esthétique

Amour

O n en distingue ordinairement deux types, que l'on oppose : l'amour de désir, en grec *éros*, et l'amour de don, en grec *agapè*, mot qui a donné le français agape, repas fraternel. C'est lui seul qui est employé pour dire l'amour dans le texte néotestamentaire. L'équivalent latin d'*éros* est *amor*, et d'*agapè*, *caritas*, qu'utilise Jérôme dans sa Vulgate.

Caritas a donné charité, mais ce mot a pris maintenant des connotations condescendantes, et on traduit désormais l'*agapè* chrétienne par amour tout simplement, par exemple dans l'hymne célèbre que Paul lui a consacrée, au chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens.

Théoriquement, ces deux visages de l'amour se distinguent bien l'un de l'autre. Le premier, *éros*, cultive le désir pour lui-même, et s'y complaît : il recherche un certain état, celui d'être amoureux. Le second, *agapè*, veut le bien de l'autre : c'est un amour actif, qui se voue et dé-voue à l'autre. De ce point de vue, quand on est amoureux, on n'aime pas vraiment, on aime seulement aimer. Aimer au contraire c'est aider.

Voilà le catéchisme que j'ai appris, dans ma lecture des ouvrages de Denis de Rougemont, comme *L'Amour et l'Occident*, ainsi que des thèses d'Anders Nygren, dans son livre essentiel sur *Éros et Agapè*.

Cependant, j'ai toujours aimé revisiter les catéchismes. Ainsi ai-je remarqué qu'en grec moderne aimer se dit tout simplement *agapân*, le mot incluant toute sorte d'amour, *éros* compris. Et d'autre part les Pères de l'Église disent que

Dieu a pour les hommes un amour fou, *manikos eros*, exactement comme dans le recueil éponyme de Breton.

Aussi ai-je entrepris une enquête sur cette opposition, en la confrontant à mon expérience personnelle de l'amour. Et il m'a semblé que les deux types d'amour non seulement ne s'opposent pas radicalement, mais qu'ils peuvent coexister dans une seule vie : passion et compassion ne sont pas des ennemies.

Simplement il y a des dangers symétriques qui guettent éros et agapè : la dangereuse méconnaissance de l'autre dans le premier cas, le très contestable sacrifice de soi-même dans le second.

Et enfin l'idée m'est venue d'explorer des voies que l'on pourrait suivre pour préserver l'amour de son grand ennemi : le temps qui passe.

→ On trouvera toutes les étapes de cette enquête dans mon livre paru en 2020 chez BoD : *Savoir aimer - Entre rêve et réalité*.

13 mars 2014

> Psychologie / Philosophie > Religion / Spiritualité

Animal

L'Assemblée nationale a adopté, jeudi 30 octobre dernier, une disposition qui reconnaît que les animaux sont des « *êtres vivants doués de sensibilité* ».

Mais les députés ont tout de même gardé la disposition du code civil, qui considère les animaux comme « *des biens meubles* ». « *Sous réserve des lois qui les protègent, les animaux sont soumis au régime des biens corporels* », a-t-il été écrit. Cette mesure permet de satisfaire la FNSEA, qui craignait que la nouvelle disposition « *ne remette en cause la pratique de l'élevage* » (Source : AFP, 31/10/2014).

Bien sûr, on a assisté à une levée de boucliers de la part des défenseurs des animaux, dont certains même, au mépris total de la connaissance de la langue, ont dit qu'un animal n'est pas un *meuble* !

Or ils devraient savoir qu'un *bien meuble* est simplement un bien déplaçable, ou qui se déplace tout seul, à la différence d'un *bien immeuble*, qui lui ne peut être déplacé.

On voit l'intérêt qu'il y a à connaître le latin : *meuble* renvoie à *mobilis*, qui vient de *movere*, déplacer. Beaucoup de querelles seraient évitées s'il y avait plus de connaissance dans les esprits ! Comme disait Montaigne : « *La plupart des causes de trouble du monde sont grammairiennes.* » **[v. t. 2 : Vocabulaire]**

Un contresens comparable a été fait à propos de la conception cartésienne des « *animaux-machines* ». Descartes n'a jamais dit que l'animal était exempt de sensibilité : il s'est contenté de dire que n'ayant ni langage ni raison, il était simplement et intrinsèquement différent de l'homme. Ce sont seulement ses disciples qui ont refusé à

l'animal la sensibilité, tel Malebranche qui battait sa chienne sous prétexte qu'elle ne sentait rien. Le maître était bien plus subtil que cela.

Jusqu'à preuve du contraire, un animal peut s'acheter, mais pas un être humain. Or on voit aujourd'hui fleurir beaucoup de livres dont parfois le titre est totalement démagogique : je pense à *L'Animal est une personne*, de Franz-Olivier Giesbert (Fayard, 2014). Dédié à « *nos soeurs et frères les bêtes* », il participe certes d'un esprit franciscain, et a raison bien sûr de vouloir améliorer la condition des animaux. Mais enfin, invoquer à leur propos la notion de *personne* me semble ici totalement exagéré. Il suffit de condamner la maltraitance dont ils peuvent être victimes, et qui est déjà punie dans notre droit.

13 novembre 2014

> Société

Animation

J' ai récemment rendu visite à une personne âgée, dans la maison de retraite où elle est installée.

À cette occasion j'ai rencontré l'animatrice, qui m'a fièrement vanté toutes les animations qu'elle proposait aux pensionnaires. Je l'ai même vue à l'oeuvre, et quasiment arracher de son fau-teuil tel ou tel résident, pour l'inviter à se joindre à un groupe pour parler ensemble, chanter en chœur, etc. À l'appui de ses exploits, elle m'a même montré des photos montrant les résidents déguisés lors du dernier carnaval : dérisoire et pathétique mascarade ! Leur avait-elle même demandé leur avis pour les costumer ainsi ?

Cet acharnement à l'animation à tout prix m'a paru de mauvais augure, et constituer une intrusion très contestable dans l'intimité de chacun. Pourquoi vouloir à tout prix socialiser les gens ainsi ? Si cela peut convenir à certains, d'autres peuvent préférer la solitude, la contemplation muette des choses et des êtres, comme je l'ai constaté ce jour-là en observant d'autres pensionnaires.

Assis sur un banc, et regardant autour d'eux, ils ne semblaient pas malheureux, loin de là. Là étaient assurément leurs habitudes et leurs goûts quotidiens. Ils s'en contentaient : pourquoi les en priver ?

Lors de la même visite, j'ai pu voir qu'il y a différentes sortes de maltraitance, dont la verbale n'est pas la moindre. Ainsi certains membres du personnel s'adressaient avec une inadmissible familiarité aux personnes dont ils avaient la charge, et qui s'en trouvaient totalement infantilisées. C'est dégrader quelqu'un de ne pas lui parler comme à un adulte normal. On lui enlève sa dignité d'être humain. En plus,

comme il ne peut pas se défendre, à cette vraie violence on ajoute la lâcheté.

Revenant chez moi, méditant sur la fameuse animation, je me suis demandé pourquoi les gens en ont toujours besoin. Je pense à ces touristes qui, sitôt arrivés dans leur lieu de vacances, vont au Syndicat d'Initiative de l'endroit, et s'occupent de savoir s'il y a des animations. Comme s'ils ne pouvaient pas s'animer eux-mêmes !

J'ai pensé aussi à ces enfants qu'on suroccupe maintenant en les surchargeant d'animations, en sorte qu'ils ne peuvent plus se faire face à eux-mêmes dans cette solitude qui devrait être pourtant un refuge. Détournés d'eux-mêmes, rendus hyperactifs, ils sont désorientés quand rien n'est là pour les étourdir. Plus tard, il n'y a aucune raison pour qu'ils changent. Et donc les enfants au-jourd'hui sont en grand nombre ! **[v. t. 1 : Solitude]**

17 avril 2014

> Société

Antiphrase

C'est le fait de dire une chose pour faire comprendre exactement le contraire. Par exemple : « *C'est du propre !* », « *C'est du joli !* », « *Nous voici dans de beaux draps !* », etc. Il faut évidemment une certaine subtilité d'esprit pour comprendre cette figure, qu'aucun logiciel de lexicométrie informatisée ne peut relever en tant que telle : il se situe toujours, comme on dit, « *au premier degré* ».

Dans le monde du visible, et précisément des arts plastiques, l'antiphrase consiste à représenter une chose pour y faire entendre son opposé. Par exemple Andy Warhol peut peindre une bouteille de Coca-cola, non pas pour vanter cette boisson, mais pour exprimer l'aliénation matérialiste où elle peut mener chez ses consommateurs. Malheureusement, certains peuvent y voir non pas une critique de la société capitaliste moderne, mais son éloge. Ils peuvent prendre l'image, là encore, au premier degré.

J'ai pensé à tout cela en apprenant qu'une « *performance* » de l'artiste sud-africain Brett Bailey, baptisée *Exhibit B*, qui devait se donner au théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, a été supprimée suite à des manifestations violentes qui se sont produites à cette occasion. Il s'agissait, par des tableaux vivants montrant l'humiliation des Noirs, de dénoncer leur utilisation comme bêtes de foire par les colonialistes blancs, tout au long des XIXe et XXe siècles. Mais le public n'a pas vu cette intention, et a vu dans l'exposition de ce « *zoo humain* » une humiliation des participants attentatoire à leur dignité, procédant du pire des racismes (Source : Le Figaro.fr, 28/11/2014).

Cette méprise me laisse songeur, et me fait réfléchir à la différence entre le monde du verbal et celui du visible. Pour la transmission d'intentions complexes, le premier est assurément mieux armé que le second. À l'oral, les intonations et les gestes peuvent faire comprendre l'antiphrase. Et à l'écrit, certaines précisions aussi. Quand Flaubert écrit dans *Madame Bovary* : « *une forêt vierge bien nettoyée* », on en voit tout de suite, par l'oxymore, le kitsch et le ridicule qu'aucune illustration ne pourrait rendre : si la forêt est *bien nettoyée*, elle n'est plus une forêt *vierge* ! Pareillement pour « *un tapis de prière en soie accroché au mur* », dans *Les Choses*, de Perec : on comprend tout de suite que la fonction d'un tapis de prière n'est pas d'être absurdement accroché à un mur. Mais une photo de la chose dans un magazine, *Art et décoration* par exemple, ne soulèverait pas de notre part une interrogation. Si enfin je montre une photo du complexe architectural Antigone, de Ricardo Bofill, à Montpellier, personne ne se posera de question. Mais si j'écris : « *Dorique du XX^e siècle* », mon expression est à la fois description, jugement et condamnation.

Finalement la vision est moins riche que la mise en mots. Et c'est pour cela que le mot vient avant la lumière dans la Bible (Genèse, 1/3).

11 décembre 2014

> Art / Esthétique
